

Thérèse DELPECH, *L'ensauvagement Le retour de la barbarie au XXI<sup>e</sup> siècle*

Paris, Grasset/Fasquelle, 2005, 366 p.

Marion Duvauchel

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2553>

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 425-428

ISBN : 978-2-86480-849-7

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Marion Duvauchel, « Thérèse DELPECH, *L'ensauvagement Le retour de la barbarie au XXI<sup>e</sup> siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 22 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2553>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 août 2019.

Tous droits réservés

---

# Thérèse DELPECH, *L'ensauvagement Le retour de la barbarie au XXI<sup>e</sup> siècle*

Paris, Grasset/Fasquelle, 2005, 366 p.

Marion Duvauchel

---

## RÉFÉRENCE

Thérèse DELPECH, *L'ensauvagement Le retour de la barbarie au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Grasset/Fasquelle, 2005, 366 p.

- 1 Lorsque l'homme ne prétendait plus qu'elle était celle de l'autre, il a cru avec beaucoup d'arrogance que la barbarie était derrière lui. Après un XX<sup>e</sup> siècle, sorte « d'interruption », il aurait pu penser s'en être défait et reprendre le chemin de la paix universelle. Thérèse Delpech, agrégée de philosophie, remet les choses au point et reprend cette vieille idée d'Augustin, selon laquelle le poids du péché augmente au fur et à mesure que l'être humain avance dans l'Histoire. « L'histoire moderne est semblable à un sourd qui répondrait à une question que personne ne pose ». Par cette phrase, extraite de *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï ( 1865-1869 pour la première parution), mise en exergue du prologue (p. 9), l'auteur annonce l'essentiel de son projet : l'analyse de la surdité humaine : « Une sauvage indifférence aux êtres humains, telle est la plus importante régression du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 85). Sauf exception, comme ce fut le cas pour le tsunami de Noël 2004, catastrophe naturelle relayée par une abondante couverture médiatique, elle pose l'idée que les esprits et les gouvernements sont indifférents, car entre l'homme et l'Histoire, elle estime qu'il n'y a qu'un dialogue de sourd. Pourquoi ? Parce que les hommes et ceux qui les représentent ne savent plus distinguer le juste de l'injuste, le beau du laid ou le bien du mal. Cette confusion des valeurs entraîne, dans tous les domaines, des dégâts sans nom, et en politique, elle est dévastatrice.
- 2 Pour Thérèse Delpech, il s'agit d'ouvrir les yeux sur la réalité. C'est le propos du chapitre 1, « Le télescope ». Ouvrons les yeux, ou plutôt braquons, à l'image de l'auteur, le télescope d'Arthur Schopenhauer et examinons ce retour à la sauvagerie qui devrait

indigner, scandaliser, faire tomber à genoux et, pourtant, devant lequel l'homme n'éprouve qu'une lassitude blasée. Analyser le présent et prédire, sans divination ni magie, sont les clés de ce passage. Quant aux trois chapitres suivants, ils portent un titre qui s'inscrit dans le temps : « 1905 » ou ce qui se noue en 1905 pour le meilleur et le pire : la modernité ; « Le monde en 2025 » ou ce que le lecteur peut raisonnablement imaginer de 2005 à partir de l'analyse du présent et « Retour à 2005 », ou ce dont l'homme doit être conscient, absolument, pour éviter le pire. De la lecture de ce livre, on ne sort pas nécessairement meilleur, mais on en ressort avec le sentiment qu'on ne pourra pas dire : « On ne savait pas ». On pourra dire : « On n'a pas voulu savoir ».

- 3 Quand on parle d'Histoire, on parle de mémoire. L'auteur ne déroge pas à la règle. Mais elle va un peu plus loin que la plupart des discours sur la question : sans catharsis, le passé gronde dans les consciences et les hante, en particulier les mémoires de sociétés entières brutalisées. Cette brutalité, cette barbarie, cette sauvagerie, elle se noue à un moment donné de l'Histoire. À ce siècle, indifférent devant la violence, il y a des raisons, et de ces raisons, une analyse est faite : précise, documentée, fouillée. La première raison est qu'« aucune communauté politique n'a tenté de relever le formidable défi que représentait la sortie d'un siècle féroce » (p. 19). Ce siècle c'est le XX<sup>e</sup> siècle. Non seulement celui-ci est allé trop loin dans la destruction de l'humanité, mais il a noué les destructions futures. Ce que la guerre de 1914-1918 avait engagé, dans les tranchées, a été poursuivi avec les déportations, les camps et les massacres de populations civiles. Quatre années dans les tranchées ont produit des êtres las, déprimés, sans racines et sans espoir : « Les forces de destruction une fois libérées dans toute leur sauvagerie ne pouvaient être simplement refoulées à la fin de la guerre froide » (p. 23). Il y eut la Première Guerre mondiale, la Deuxième, et puis, il y eut la guerre froide qui était une guerre certes, mais qui ne fut pas une Troisième Guerre mondiale : « La déclassification de nombreux documents des années 1960 et 1970 permet aujourd'hui d'avoir une idée de la violence sans limites que cette guerre aurait libéré si elle avait vu le jour » (p. 23). Mais le paradoxe de cette guerre qui a évité le pire, la dévastation et les crimes de quarante ans de guerre froide, ont eu des effets : « Les traumatismes qu'ils ont produits dans les sociétés les plus directement brutalisées comme dans celles qui en ont pris connaissance ont eu pour effet principal d'habituer les consciences à la violence et à la cruauté exercées de façon magistrale. Elles continueront d'avoir des effets sur l'avenir des peuples et des relations internationales dans les prochaines décennies, comme les vagues tardives d'une grande tempête » (p.24). L'indifférence humaine à la violence a des causes et l'Europe a été et est impliquée. C'est avec l'aide de l'homme et assez tranquillement que tous les dictateurs ont pu exterminer les leurs. « Le mensonge a prospéré avec la coopération active du monde libre » (p. 99). Du reste, l'un des premiers livres à dénoncer la barbarie maoïste n'a-t-il pas été brûlé à l'université de Vincennes... ?
- 4 « Le télescope », chapitre qui déroge à un titre marqué par le sceau du temps, analyse ce phénomène de l'ensauvagement Selon l'auteur, trois données y concourent. La première est la passion égalitaire qu'Alexis de Tocqueville a parfaitement décrite (*De la démocratie en Amérique*, 1835 ; *L'ancien régime et la révolution*, 1856). La deuxième donnée est le désir d'un rééquilibrage du pouvoir, désir que trois pays manifestent avec des conséquences politiques diverses : l'Iran, l'Inde et la Chine. Enfin, la troisième est un décalage croissant entre la puissance technique et le progrès moral, que d'aucuns ont déjà signalés, sans grand risque d'être entendus : comme on le sait, il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Dans ce livre, émerge une sévère mise en garde : « Les pays de droits

acquis, qui ne se battent que pour défendre des positions conservatrices, finiront par être balayés » (p. 75). Regarder le monde en face est une nécessité et le regarder tel qu'il est, et non tel qu'on rêve qu'il soit, c'est-à-dire en obéissant au principe de réalité, et non au principe de plaisir, lequel est au service des instincts de mort. Et retrouver le sens de la réalité ne peut se faire sans un effort de mémoire.

- 5 En 1905, naît la modernité : c'est l'année du miracle du génie d'Albert Einstein, du fauvisme, et enfin de la publication des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Sigmund Freud. La science, l'art et la psychanalyse. Ainsi la névrose fut-elle à la réalité psychique ce que la relativité et la théorie quantique ont été aux théories scientifiques, mais aussi à la politique : « Les crimes du XX<sup>e</sup> siècle sont pour une grande part des crimes de l'inconscient » (p. 160). Un homme dirigeant son télescope en 1905, comme le fait Thérèse Delpech, pouvait-il imaginer l'effondrement de l'empire russe, la montée du militarisme japonais, une guerre absurde entre la France et l'Allemagne ? Peut-être, mais il ne pouvait sans doute pas imaginer Adolf Hitler.
- 6 Au moment où le livre est écrit, il s'agit d'imaginer le monde... Imaginons. C'est le chapitre III. Le plus passionnant. Du monde qui existera, on pense ignorer presque tout. C'est un jugement excessif pour la philosophe, car si on ne sait pas tout, on ne peut pas tout ignorer non plus, sauf à cultiver délibérément l'ignorance. Si l'analyse du présent, et l'analyse juste du présent, selon le principe de réalité, est si nécessaire et si décisive, c'est bien par le raisonnement établi à partir du présent qu'il est possible de concevoir l'avenir. C'est ce que fait l'auteur, laquelle pose trois paris généraux (p. 187 et sq.). Le premier est le niveau élevé des actes de terrorisme dans les 20 ans à venir et de son combat tout aussi difficile. En un mot, le terrorisme est une guerre faite pour durer. Une nouvelle guerre qui sera longue. Le second porte sur la prolifération des armes de destruction massive. Les prévisions sont pessimistes, mais nul n'en doutait. Le troisième pari s'intéresse à ce qui constitue, pour l'auteur, la question stratégique du XXI<sup>e</sup> siècle, à savoir l'évolution des relations sino-américaines. Car définir une stratégie vis-à-vis de Pékin est une urgence. Entre 2005 et 2025, deux dates, deux chapitres, il y a une période de vingt ans : « Vingt ans, c'est la période dont la Chine a besoin pour moderniser son armée » (p. 202). Personne ne pourra plus dire qu'il ne savait pas.
- 7 Mais ici, il ne s'agit pas seulement d'alerter, il s'agit de prévenir, et de prévenir les scénarios les plus dangereux. Pour ce faire, il faut identifier les développements possibles dans quelques uns des aspects cruciaux de la géopolitique : la militarisation de l'espace, le danger des biotechnologies, les conséquences de la désagrégation de l'Afrique, le terrorisme non conventionnel, les acteurs nucléaires au Moyen-Orient, les relations entre Israël et la Palestine, celles entre la Turquie et l'Europe, la fin du Pakistan, la guerre entre la Chine et Taiwan, les conflits éclairs et le coexistence des grandes puissances. Du reste, l'auteur accorde une attention toute particulière à trois puissances émergentes : l'Iran, l'Inde et surtout la Chine dont la mémoire semble la plus explosive. L'Europe n'est plus qu'une province du monde et « l'Asie est l'épicentre des affaires stratégiques et non seulement des affaires tout court » (p.81).
- 8 Après l'évocation des scénarios possibles, la philosophe revient au présent, c'est-à-dire à 2005, et soulève plusieurs problèmes. D'abord, celui de la Russie, laquelle après trois siècles de liens plus ou moins tendus vers l'Occident, est, selon l'auteur, entrée dans une phase d'autodestruction et de crise, dont la responsabilité serait occidentale. Puis, la Chine, ou plutôt les deux Chines (Taïwan et la Chine). La Chine dont l'ambition d'aujourd'hui est celle du Japon d'hier. Or, depuis 1997, Taiwan se prépare à une crise

grave. Par exemple, Thérèse Delpech montre que la France n'a pas su faire preuve de discernement. Aussi quand la Tour Eiffel fut illuminée en rouge, quand le défilé fut sponsorisé par la municipalité de Pékin sur les Champs-Élysées, quand la façade de l'hôtel Meurice fut éclairée de rouge au motif qu'y résidait la délégation du premier des hiérarques de Pékin, et surtout, quand Jacques Chirac décréta que Taiwan, le seul espace chinois vivant sous une règle démocratique n'avait pas le droit de conduire sur son territoire un référendum, n'est-il faux de dire que ce n'est pas de la sorte qu'on inspire le respect. *Quod erat demonstrandum*.

- 9 Les miracles se préparent Quand on ne demande rien d'autre à l'Histoire que de durer, il ne faut pas se plaindre si elle fournit des réponses brutales (p. 17). Parmi les buts essentiels de l'humanité, que le châtement de tous les crimes soit pris en compte et compte, je ne vois rien là qui ne doive émouvoir J'y vois plutôt une source de mobilisation. Enfin, s'il y a un jugement de l'Histoire, il implique nécessairement la notion de responsabilité politique. Celle de l'Europe n'est plus à démontrer : « Nous avons entraîné le monde dans nos guerres. Il nous entraînera dans les siennes » (p. 15). À ce sujet, le diagnostic est terrible. Mais hélas ! Terriblement réaliste aussi. Le problème de l'Europe, c'est qu'après avoir été la grande pourvoyeuse d'idées dans le monde, il faut reconnaître que ces dernières n'y naissent plus et que celles qui restent n'ont plus assez de force pour convaincre. Comment pourrait-elle, dans ces conditions, influencer les autres ? Au nom de quoi pourrait-elle permettre l'intégration des populations émigrées ? Quant à la France, son problème face à cette question, est simple et douloureux : « Comment intégrer des jeunes qui n'aiment pas la France dans une France qui ne s'aime pas ? » (p. 74). L'accélération soudaine de l'Histoire, quand celle-ci se produit, signe la défaite de l'action politique, qui doit alors se contenter de courir après les événements avant de sombrer avec eux : « Si l'Europe a bien un message à transmettre au monde, c'est bien celui-là » (p. 43). Message peut-être modeste, mais s'il était entendu, peut-être resterait-il encore quelque crédit et quelque chance de ne pas voir l'histoire condamner l'homme à jamais et sans rémission ? Car si la Troisième Guerre mondiale n'a jamais eu lieu, cela ne signifie pas qu'elle n'aura jamais lieu.

---

## INDEX

**oeuvrecitee** Ensauvagement Le retour de la barbarie au XXI<sup>e</sup> siècle (L') – (Thérèse Delpech, 2005)

## AUTEURS

**MARION DUVAUCHEL**

Lycée français de Doha, Qatar  
marion.duvauchel@yahoo.fr